

« La prévision, le quotidien d'un technicien vers 1970

Il ne saurait être question ici de passer en revue tous les débuts de la pénétration de l'informatique dans les diverses tâches que devaient accomplir les météorologistes.

Ce sujet a été abondamment traité, à la fois sous l'angle technique et historique. Divers auteurs ont déjà décrit ce processus avec passion en faisant part avec désintéressement de leur expérience (R.Pone, G.Dady). D'autres articles de ce type sont déjà parus dans notre revue ou dans des numéros spéciaux.

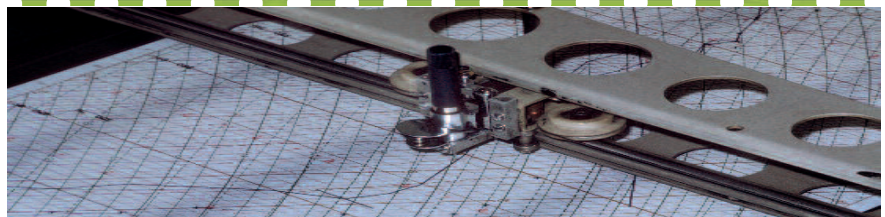
Il s'agit plutôt ici de montrer comment cette évolution a été vécue, souvent mal, par de modestes techniciens alors qu'ils avaient une formation exclusivement tournée vers la météorologie et comment le contexte humain qui prévalait alors au service « Prévision » a lui aussi joué son rôle.

Dans les années 1970 le bâtiment sis 2 avenue Rapp et 1 quai Branly abritait différents services :

- la Direction (MN) en partie au deuxième étage,
- la Prévision, au deuxième étage également (SMM-PREVI)
- les transmissions au premier étage (SMM-TRANS)
- et enfin au rez-de-chaussée le tout nouveau CETI (centre de traitement de l'informa-tique créée en 1965) où les informaticiens assistaient aux débuts prometteurs des « calculateurs ».

Au deuxième étage, côté prévision, régnait une activité à la fois diurne et nocturne digne d'une ruche (encore que les abeilles se reposent la nuit).

Un premier local était occupé par les prévisionnistes, têtes pensantes de la prévision, ingénieurs ou ingénieurs des travaux pour la plupart, chargés d'interpréter les cartes ou d'en achever le tracé. La rédaction des bulletins de prévision était réservée à ce que l'on pourrait appeler l'élite d'entre eux bien que certains se soient trouvés ici à la faveur de leur ancienneté, des sui-



tes de la guerre ou des hasards de la vie, rendant parfois jaloux ceux qui pensaient n'être là que grâce à leur mérite. L'informatique n'y était guère présente laissant encore la qualité de la prévision à l'interprétation humaine et au talent du prévisionniste.

Un autre local abritait les tables traçantes, c'est par la commande de ces équipements que l'informatique a commencé à pénétrer dans la prévision.

Nouvelles machines à tracer les cartes elles gardaient leur cortège de mystère et d'excitation. Dans ce local régnait un chef technicien, assisté de cinq ou six chefs de quart. Ils avaient autorité sur les techniciens civils, dont je faisais partie, taillables et corvéables à merci, mais aussi sur des jeunes militaires dont beaucoup avaient demandé, et souvent obtenu grâce au piston, cette affectation pour échapper



Photo : les premières tables Benson, à la « carto » traçaient les cartes à plat et tombaient souvent en panne, ce qui obligeait les techniciens à prendre le relais et à pointer à la main.
Crédit photo (et commentaire) : Météo-France

Tribune libre ...

un service militaire trop rigoureux. Le peu d'entrain de certains de ces jeunes gens pouvait provoquer des dysfonctionnements importants dont la responsabilité se voyait systématiquement attribuer aux techniciens. L'ambiance était donc tendue entre les diverses catégories de personnel.

Le matériel était constitué de tables traçantes BENSON, sur lesquelles étaient maintenu électrostatiquement des fonds de carte destinés à recevoir les tracés des isohypses, isobares ou des radiosondages (voir photo). Le chef de quart devait alors demander, par un interphone grésillant, à un collègue du CETI à l'étage en dessous, de lui envoyer les fichiers correspondants aux tracés désirés. Il fallait attendre parfois un peu de temps car l'honorable correspondant goûtait à un peu de repos sur l'un des lits à la propreté douteuse, gracieusement mis à la disposition de ceux qui faisaient les nuits. Le fichier arrivé, la plume remplie, la table traçante pouvait commencer son ballet sur le papier, avec un bruit plus ou moins musical. Lorsque les cinq tables fonctionnaient en même temps, les plus mélomanes d'entre nous pouvaient distinguer une véritable symphonie, qui se transformait, au bout de quelques minutes en vacarme difficilement supportable. Il fallait aussi déjouer les dérèglements des plumes, les retirer de leur support pour les remettre d'aplomb, interrompre le tracé pendant ce temps, redemander un nouveau fichier pour ne pas laisser une table inactive. Parfois l'informatique se plantait (hé oui déjà) et il fallait recommencer à pointer les cartes à la main, une vraie misère lorsqu'il s'agissait de la « Norvégienne » de 500 mbar qui demandait cinq heures de travail quand il fallait aussi pointer les stations de Russie. A cela il faut rajouter la climatisation, nécessaire à l'informatique, qui nous provoquait des accès de toux et les multiples accrocs faits aux pantalons à cause des angles aigus des carters. Nous avons même fait des demandes officielles de remboursement des dits pantalons à la Direction, demandes qui sont restées bien sûr sans effet. Bref c'était un ballet humain incessant, quasi infernal, interrompu seulement par la relève ou pour aller se restaurer à la cantine toute proche de l'ORTF, rue Cognacq-Jay, où il nous était donné parfois le bonheur de rencontrer les speakerines de la télévision.

Revenons à des considérations plus techniques. Quelles étaient ces énormes machines sensées aider les prévisionnistes en changeant leurs anciennes méthodes de travail ? Elles avaient pour nom CDC 6400 et CII 10070, mises en service à partir de 1967. Elles ont succédé au vieux KL 901, calculateur à lampes, qui datait d'avant 1960. Le volume occupé par ces calculateurs était énorme et leur capacité de calcul très largement inférieures à celle de nos ordinateurs individuels d'aujourd'hui.

Côté transmissions proprement dites, qui se trouvaient au premier étage, c'était encore le règne des télex. Il y en avait plus de 50 qui fonctionnaient dans un bruit indescriptible. Les dégagements de chaleur de ceux-ci transformaient le local en fournaise et il n'était pas rare que pour la supporter les techniciens se mettent en petite tenue. Lors d'une visite impromptue d'un groupe de cadres japonais en costume cravate, coraqué par le directeur général en personne un certain jour d'été en 1973, ceux-ci avaient été quelque peu désarçonnés.

Aujourd'hui tout a bien changé, mais il est bon de rappeler aux plus jeunes, ou aux moins anciens, le temps où il fallait être un homme-orchestre se démenant dans un environnement de travail matériel et humain qui ne serait plus acceptable de nos jours. Mais comme des anciens combattants, se remémorant la dureté des combats, nous pouvons être fiers de ce que nous avons accompli dans un contexte difficile et en pleine évolution.

MICHEL LAGADEC